

—Tiens, dit Moraines, répondant à ce regard, considère cette signature: *Michel Doriat*. Cela ne te dit rien ?

—Non, Doriat est un horticulteur de Garches qui passe pour être un excellent homme.

—Possible. En attendant, je me propose de lui demander si le mouchoir marqué M. D. ne lui appartient pas.

—C'est juste, fit Montmayer, approuvant.

Gauthier était resté près de son père. Le commissaire de police était allé chercher les domestiques de la ferme. Le médecin, n'ayant plus qu'à rédiger son rapport, venait de partir. Montmayer restait seule avec M. de Moraines. En dépit de ses efforts, le misérable sentait son regard attiré vers la muraille, vers la table. A cette table renversée tenait son salut, pourtant !

—Que regardes-tu demanda M. de Moraines.

Et il suit la direction des yeux de son ami. Montmayer se hâte de passer devant lui, et répond :

—Ce pauvre garçon, qui ne peut quitter son père !

Sa voix est altérée, tremblante.

—Oui, c'est terrible. Je ne puis m'habituer à d'aussi affreux spectacles. Mais toi, je ne te savais pas aussi impressionnable. Au lycée, t'en souviens-tu, on t'appelait esprit fort.

Montmayer se tait. Le commissaire de police revient avec Claudine, le garçon de charne, le vacher, et un ouvrier journalier qui avait travaillé aux Bernadettes toute la journée de la veille. M. de Moraines tire de sa serviette en maroquin sa plume, un encrier de poche et des feuilles volantes de procès-verbal, puis il cherche autour de lui une table. Il n'y en a point dans ce cabinet. Il dit, se dirigeant vers la pièce obscure :

—Où diable vais-je me mettre pour écrire ?

Son regard tomba sur une table renversée. Et Montmayer qui comprend, qui le guette, Montmayer effaré, pris d'une épouvantable angoisse, sent chanceler ses jambes, se dessécher sa gorge. Il a envie de fuir et il ne peut. Il a envie de crier et il ne peut. Il a envie de marcher, de se jeter sur Moraines, de l'étrangler et de se sauver. Et il reste cloué à la même place, sentant couler tout le long de son visage des gouttes de sueur.

—Voilà mon affaire, dit le juge en se dirigeant vers la table.

Et le commissaire de police, empressé, le précède.

—Ne vous donnez pas la peine, monsieur le juge, la table paraît lourde, je vais la remettre sur pied.

L'imminence du danger rend à Montmayer son sang-froid.

—Mais, dit-il, il se fait tard, vous ne verrez pas clair si vous vous installez ici, tandis qu'à la cuisine...

—Au fait, tu as raison, dit Moraines. Singulière idée que d'avoir muré ces deux fenêtres. On est ici dans une cave.

—L'ouvrage est de fraîche date, fit remarquer Montmayer. Il est possible que Bourreille ait voulu se défendre contre les voleurs. Ça ne lui a pas réussi, à ce pauvre homme !

On laissa Gauthier près de son père. Les trois hommes passèrent dans la cuisine. Le chimiste respirait largement. Il s'était cru perdu. Il venait de gagner quelques instants de répit. Le magistrat interrogea minutieusement les domestiques. Le garçon de charrue ne put rien dire. Il avait dormi du soir au matin sans se réveiller, sans rien entendre. C'était Claudine qui lui avait appris le crime. Enfant du pays, depuis longtemps au service de Bourreille, le garçon jouissait d'une excellente réputation. Il était travailleur, doux et point ivrogne. Le petit vacher conta que la nuit, son chien, Noiraud, un griffon très vigilant, s'était précipité vers la porte de l'écurie en aboyant avec fureur. Il était sorti, avait regardé par la cour sans rien voir, et avait fait taire Noiraud.

—Quelle heure était-il ? demanda le juge au gamin.

—Dame, je ne sais guère, monsieur le préfet, c'est ainsi qu'il s'était obstiné à appeler Moraines, je n'ai pas de montre et de l'écurie on n'entend pas sonner l'horloge de la cuisine.

—Voyons, réfléchis, mon garçon.

—Dame, c'est difficile, monsieur le préfet, c'est difficile.

Il resta quelques minutes sans parler, se dandinant et tournant sa casquette entre ses doigts avec un sourire timide.

—Je vais vous dire, monsieur le préfet, on peut p't'être savoir.

—Comment ?

—Ça devait être le fin milieu de la nuit.

—Qu'est-ce qui te le fait croire ?

—Dame, il fait clair, en mai, jusqu'à huit heures et demie, dans les beaux jours ; je m'étais couché à cette heure-là, après la pluie du tantôt ; quand je me suis réveillé, à cause de Noiraud, qui aboyait, il faisait nuit noire ; le rossignol ne chantait plus, c'est qu'il était au moins onze heures. Et comme le coq ne chantait pas encore, et qu'en cette saison, il chante à trois heures du matin, avant le soleil, m'est avis que quand Noiraud a aboyé, il devait être minuit, une heure ou deux heures.

—C'est probable. Ton raisonnement est juste, merci.

—Pas de quoi, monsieur le préfet.

L'ouvrier journalier ne put donner des renseignements, ayant travaillé la journée hors de la ferme et n'y ayant pas couché. Quant à Claudine, le juge l'interrogea surtout sur les habitudes de Bourreille, ses manies, depuis quelque temps, depuis son héritage surtout.

—Ce pauvre homme, dit-il, à qui tombait tout à coup une fortune inespérée, a dû être en butte à bien des demandes de besogneux. Bien des gens s'imaginent que ces subites fortunes rendent généreux. Cela éveille les appétits. Bourreille vous aimait, puisque vous étiez en quelque sorte pour lui une fille adoptive. Il a dû, souvent, vous prendre pour confidente.

—Non, monsieur, dit Claudine, M. Bourreille était d'une nature très peu communicative, alors qu'il était pauvre. Et la fortune l'avait rendu encore plus silencieux. Il passait des journées entières sans m'adresser la parole. Il n'avait plus du reste, toute sa raison. Souvent, il était vraiment tout à fait fou ! ne me reconnaissant pas. Après quoi il recouvrait un peu de tranquillité. C'est ainsi qu'hier, tenez, il a été calme. Il semblait même un peu plus gai, et je l'ai vu sourire. C'était la première fois que cela lui arrivait depuis cet héritage maudit.

—Vous n'avez rien entendu, pendant la nuit ?

—Rien. Mais la nuit précédente, on a changé de place l'échelle par laquelle je monte à ma chambre. Et comme je me couche la dernière, que je me lève la première, ce ne peut être quelqu'un de la ferme.

—Le renseignement a son importance. Que croyez-vous ?

—Je crois qu'on aura voulu s'introduire par les fenêtres dans la chambre où Bourreille renfermait son or. On ne s'attendait pas de trouver les fenêtres remplacées par un mur de briques, ouvrage qui avait été fait la veille.

—Bourreille recevait-il souvent des visites ?

—Non.

—Pas même en ces derniers temps ?

—En ces derniers temps, deux personnes seulement sont venues le voir à la ferme, du moins à ce que j'ai vu.

—Et ces personnes ?

—M. Michel Doriat, qui est venu plusieurs fois coup sur coup, presque tous les jours, et la dernière fois hier soir, vers huit heures, au soleil couché.

M. de Moraines prenait des notes sur ce qu'il entendait.

—Que voulait-il ?

—Je l'ignore.

—Il connaissait beaucoup Bourreille ?

—Oh ! oui, ils étaient amis intimes.

—Vous parliez de deux personnes. La seconde ?

Claudine se tourna lentement vers Montmayer.

—C'est monsieur Jean de Montmayer, dit-elle. Le juge parut surpris.

—Tiens, dit-il, tu le connaissais ce pauvre diable ?

—Oh ! comme voisin. J'ai été deux fois en rapport avec lui.

—A quel propps ?

—La première fois, il y a trois ou quatre ans, nous lui avons acheté quelques terrains bordant notre clos, près de la fabrique.

—Et avant hier ?

—Même motif. Je désirais lui acheter les prés qui nous bordent au nord, où je voudrais construire des hangars.

—Et vous êtes tombés d'accord ?

—Non. Bourreille a demandé des prix exorbitants,

—As-tu remarqué qu'il avait toute sa raison ?

—Toute sa raison, je le crois, mais je l'ai trouvé fort exalté.

M. de Moraines se tourna vers Claudine.

—C'est tout ce que vous avez à nous dire, mademoiselle ?

—Oui, monsieur.

—Vous ne connaissez à Bourreille aucun ennemi particulier ? Vous ne soupçonnez personnes ?

—Non.

—C'est bien, vous pouvez vous retirer.

Le magistrat relut les dépositions, les mit en ordre, puis dit quelques mots à l'oreille du commissaire de police qui sortit. Le soleil était couché. La nuit descendait. Un grand calme s'appesantissait sur la campagne endormie déjà. Montmayer alluma deux bougies dans les chandeliers de cuivre et les plaça sur la table du juge. Un peu de bruit les fit se retourner. C'était Gauthier qui apparaissait dans la cuisine et les regardait, pâle et sombre. Montmayer se dresse et d'une voix étranglée :

—Eh bien ! quoi ? qu'y a-t-il ?

Moraines le considère, surpris. Quant à Gauthier, il n'a rien entendu. Il s'est assis dans un coin. Cette fois il pleure. Les larmes lui font du bien, en le soulageant. Elles l'étouffaient.

—A quoi penses-tu ? fait Moraines.

—Je croyais que ce garçon voulait vous apprendre quelque chose.

—Et que pourrait-il nous dire ?

—Je ne sais.

—Comme tu es pâle ! Est-ce que tu te trouves mal !

—Moi ? Allons donc.

Et il se met à rire. Seulement il garde les yeux baissés. Le commissaire de police revient il est accompagné de Michel Doriat, l'horticulteur, qu'il était allé chercher. Doriat est tout ému et quand il entre dans la cuisine, ses regards cherchent autour de lui, machinalement, puis se dirigent droit vers la chambre où gît toujours le cadavre et qu'emplit l'obscurité profonde.

V

La veille au soir, vers huit heures, c'est-à-dire le 5 mai, jour où la créance Virlovet avait été présentée chez Doriat et était restée impayée, Marie Doriat, poussée par un pressentiment, avait dit à son mari :

—Va trouver Bourreille, fais une dernière tentative. Tu reviendras avec l'argent, c'est moi qui te le dis.

Et Doriat était parti, sous la fine pluie qui tombait encore. Bourreille se chauffait au coin de l'immense cheminée qui occupait tout un pan de mur de la cuisine. Doriat, en entrant, se tint sur le seuil, n'osant avancer.

—Ah ! Ah ! c'est toi, fit Bourreille,

On se rappelle que Claudine avait déclaré à M. de Moraines que ce jour-là le fermier, fort calme, avait paru jouir de toute sa présence d'esprit. Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu !

—Je suis venu trois ou quatre fois depuis huit jours, fit Doriat étonné. Tu ne t'en souviens pas ?

—Non pas du tout.

—C'est singulier. Et je t'ai écrit.

—Je n'ai pas reçu tes lettres, ou je les ai oubliées, je ne sais plus. J'ai un peu la tête perdue depuis quelque temps. Pourquoi restes-tu planté près de la porte ? On dirait que tu as peur de moi ?

—C'est que tu m'as si mal accueilli les fois précédentes !

—Oh ! mon pauvre vieux, qu'est-ce que je t'ai dit ?

(A suivre.)